

Débora Anton

Coups du sort

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Débora Anton, 2016

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Préface

En juin 2012, une personne proche de moi, était mise en examen et incarcérée pour un acte qu'elle n'avait pas commis. Après un an de détention, elle fut libérée, uniquement grâce à une loi du code pénal mais fut soumise à des contraintes strictes. Cette affaire est aujourd'hui terminée et pourtant, cette incarcération et l'acharnement judiciaire même après sa sortie, ont eu des répercussions fortes sur sa vie, celle de son entourage, et sur sa personnalité. Elle n'a plus été la même personne.

L'histoire que vous allez lire est purement fictive et toute ressemblance avec des personnes ou des événements existants ou ayant existé serait purement fortuite. De plus, je n'ai jamais entendu parler d'un meurtre dans un ascenseur dans les mêmes conditions que celui de Mathilde.

Ceux d'entre vous qui me connaissent un peu, savent que je suis une amatrice de thrillers. "Coups du sort" n'en est pas un.

Par ce roman, je souhaite démontrer que l'erreur judiciaire est réelle et que l'acharnement de la justice envers les personnes mises en examen est destructeur. Non, on ne sort pas indemne d'une telle expérience.

Lionel est coincé dans les embouteillages. Comme tous les soirs. Dans un concert de klaxons et un nuage de fumée d'échappement, les voitures se suivent, se touchent presque. Lionel s'énerve, s'agace. Mais quand ces travaux seront-ils finis ? Depuis plusieurs mois, l'agglomération tourangelle se prépare à l'arrivée du tramway. Partout, les travaux encombrant les usagers, contraints de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Après sa journée de travail, Lionel est exténué. Il a hâte de rentrer chez lui. Son monospace avance de trois mètres puis s'arrête et attend encore et encore. C'est ainsi tout le long du trajet de son travail à son domicile. Il en a marre. Son visage trahit toute sa fatigue intérieure. Ses beaux cheveux noirs sont maintenant parsemés de fils blancs. Sa peau est flasque. De profondes rides strient son front. Avant, les femmes le regardaient, l'admiraient. Il était beau. Il arborait un sourire avenant, un visage ferme et bien dessiné. Avant, il portait de belles chemises avec ses jeans. Aujourd'hui, il se contente de sweat-shirts informes. L'homme qu'il était n'existe plus. Il se laisse aller.

Il déclenche l'allume-cigare, sort une cigarette de son paquet et la coince entre ses lèvres. Un petit clic se fait entendre. Il prend l'objet brûlant et allume le poison. Il inspire et expire une grande bouffée et son esprit divague. Le jour de leur mariage, Élisabeth était si jolie dans sa longue robe blanche. Il revoit son visage angélique et hâlé, ses longs cheveux bruns parsemés d'anglaises, son sourire enjôleur et ses yeux bleus rieurs. Elle était la plus belle femme au monde, la plus douce et la plus merveilleuse des épouses. Elle le couvrait de tendresse et d'amour. Elle le rendait heureux. Puis, l'arrivée de Leïla les avait comblés de bonheur. Il revoit la petite fille aux yeux noirs et profonds, les mêmes que lui. Pour le reste, elle est le portrait de sa mère, aussi belle qu'Élisabeth. Mais cette forte ressemblance rend le deuil de Lionel plus difficile encore. Il ne parvient pas à oublier son chagrin. Pourquoi la maladie les a-t-elle séparés ?

Enfin la circulation se dissipe. Il traverse le quartier des « Deux Lions » au sud de Tours et jette un œil par la fenêtre. Les étudiants sortent de cours et rejoignent leurs logements universitaires, vêtus de manteaux bien chauds, d'écharpes et de gants. En ce mois de février deux mille douze, le froid a envahi la ville.

Lionel roule lentement et tire taffe après taffe sur la petite tige blanche. Enfin, il arrive à Joué-lès-Tours, remonte jusqu'à la mairie, et rejoint « La Rabière ». Il n'a jamais beaucoup aimé ce quartier populaire, ces immeubles sans goût. Il voulait faire construire, avoir une vraie maison et un chien. Mais Élisabeth se plaisait ici. Elle aimait les animations, les fêtes de quartier et le célèbre marché du jeudi matin sur la grande place. Et puis, elle y avait ses amis. Et Leïla a grandi ici, a fréquenté les écoles du quartier depuis la maternelle. Les nombreuses associations locales et le centre culturel s'emploient depuis toujours à organiser des événements pour donner de la vie et resserrer les liens entre les habitants. Alors forcément, tout le monde se connaît, tout le monde se parle. Cette partie de la ville a mauvaise réputation mais ils n'ont jamais eu à s'en plaindre. Alors il a accepté de rester ici par amour pour sa femme et pour sa fille. Depuis qu'il est veuf, il n'a plus goût à rien, de toute façon, alors il est resté.

Il se gare sur le parking, à l'arrière de son immeuble. Il sort de voiture et se dirige à pas lents vers la rivière sèche qui contourne le bâtiment. Ce n'est pas vraiment une rivière mais la disposition des énormes pierres qui l'entourent, et le sillon creusé entre celles-ci laisse penser à une ancienne rivière asséchée. José est là, en compagnie des garçons de Madame Camin. Encore à déblatérer sur « je ne sais qui », se dit Lionel. José et sa femme ont toujours été comme ça : les commères du quartier. Ils sont friands de tous les ragots de la ville. Ça les occupe vu qu'ils n'ont rien d'autre à faire de leurs journées. Ils sont tous les deux au chômage de longue durée.

Lionel observe la scène à quelques pas. Les garçons sont obnubilés par les dires de José. Ils boivent ses paroles. Forcément, ils le prennent pour exemple depuis toujours. Les deux garçons se laissent vivre. Leur père, seule figure d'autorité de la famille, est décédé plusieurs années plus tôt. Depuis, les deux jeunes n'en font qu'à leur tête. Leur mère n'arrive pas à s'imposer. Ils ont quitté l'école dès l'âge de 16 ans, sans diplôme, et sans formation professionnelle. Aujourd'hui âgés de vingt-six et vingt-cinq ans, ils vivent toujours chez elle, et n'ont plus de repères.

— Faites votre demande ! déclare José. Vous avez plus de vingt-cinq ans. Vous avez droit au RSA tous les deux. Il suffit que votre mère vous fasse une attestation d'hébergement. Après il y a juste à faire une déclaration tous les trois mois. Bon je vous laisse, il faut que j'aille acheter l'apéro pour ce soir. À plus, les gars.

Lionel continue son chemin et arrive devant l'entrée de l'immeuble. Il regarde sa montre. 18h25. Il déverrouille le sas d'entrée et pénètre à l'intérieur. Le gardien finit le ménage dans l'ascenseur.

— Monsieur Lebert, il va falloir prendre l'escalier !

Lionel souffle. Quelle poisse ! Il entame péniblement les marches. Quatre étages à monter ! Il ne manquait plus que ça. Après les huit marches qui mènent au rez-de-chaussée, il s'arrête et respire bruyamment. Au même instant, la porte du cabinet du docteur Taignin s'ouvre. Un patient s'avance sur le palier et salue le médecin.

— Au revoir docteur et merci pour tout.

— Mais je vous en prie. Bonne soirée Monsieur Mangin. dit la doctoresse en serrant la main de son patient. Ah Lionel ! dit-elle en l'apercevant. Justement, je voulais vous voir.

Le patient dévale déjà les marches. La femme médecin le suit et s'approche de Lionel. Il souffle. Oh non ! Pas le docteur ! Pourquoi se mêle-t-elle toujours de ce qui ne la regarde pas ?

— J'aimerais bien que vous passiez me voir un soir avec Leïla. C'est important. Venez demain. Disons à dix-neuf heures.

— Foutez-moi la paix, docteur. réplique-t-il. On n'est pas malade.

— Non, je sais. insiste-t-elle. Mais vous avez besoin de vous parler. Je pourrais vous servir de médiateur.

Lionel se renfrogne.

— Je suis encore capable de parler avec ma fille. dit-il excédé. Je n'ai pas besoin de vous.

Il s'engage dans les marches afin de poursuivre sa montée. Le docteur lui pose une main sur

l'épaule.

— Lionel, je vous en prie. supplie-t-elle. Faîtes-le pour Leïla.

— Non ! crie-t-il. Laissez-moi tranquille.

D'un mouvement d'épaule, il se dégage du contact avec la praticienne et il poursuit dans sa lancée sans attendre de réponse. Dépitée, le médecin le regarde s'éloigner dans l'escalier et regagne son cabinet, tête basse, ne sachant que faire pour aider cet homme et sa fille.

II

La jeune fille s'approche de l'entrée hésitante, mais curieuse. Elle n'avait pas envie de rentrer et voir son père se détruire. Alors, elle est allée flâner un peu au centre-ville. Sa silhouette, longue et fine est soulignée par un jean taille basse. Un petit pull bleu clair est caché sous son blouson beige. Elle l'aime bien ce blouson. La capuche entourée de fourrure lui chatouille le visage. Elle observe l'enseigne verte qui surmonte la parfumerie. Elle n'est plus venue dans ce magasin depuis plusieurs mois. Sa maman l'emmenait souvent quand elle était encore là. Pour elle, c'est comme un pas qu'elle doit franchir, un pas qu'elle aurait aimé faire avec son père, mais ... Pfff ! Elle secoue la tête tristement. Il ne pense qu'à lui, se dit-elle. Il n'en a rien à faire de moi. Depuis la mort de Maman, je pourrais mourir aussi, il s'en foutrait ! Il n'y a plus que son whisky et ses cigarettes qui comptent pour lui. Il n'a plus rien du super Papa d'avant. Il lui manque tellement. Sa Maman aussi lui manque mais elle a fini par accepter. Il faut dire qu'elle a pris soin de tout lui expliquer et la jeune fille a pu lui dire adieu. Par contre, son père s'enferme dans son chagrin. Il ne voit plus que ça. Rien d'autre n'existe. Elle aimerait lui faire comprendre, mais comment ? D'un seul coup, une idée lui vient. Une étincelle de génie éclaire son regard noir.

Elle entre d'un pas décidé et se dirige vers le rayon des parfums. Les odeurs l'embaument. Elle observe autour d'elle les rayonnages de verres emplis de toutes les merveilles de la beauté. Elle se sent bien, a l'impression de revivre. Je vais prendre celui que Maman préférait, se dit-elle. Il était frais, léger et Papa l'adorait. Je vais prendre le flacon test. Là, il n'y a pas d'antivol et la bouteille est encore quasiment pleine. Elle regarde discrètement autour d'elle. Personne ne fait attention. Elle doit être prudente et pense aux séries policières de la télé. Surtout pas d'ADN et pas d'empreintes. Elle ouvre son sac et attrape son chouchou en laissant bien la poche ouverte. Puis elle noue ses longs cheveux noirs en une sorte de boule difforme. Comme ça, ils ne risquent pas de tomber. Pour les empreintes, elle va faire attention de ne pas toucher l'étagère. Son cœur bat la chamade. Bien-sûr, elle a l'habitude des petits délits sans importance mais jamais elle n'a volé quoi que ce soit. C'est pour la bonne cause, se dit-elle. Elle jette un dernier coup d'œil discret, saisit en un éclair la bouteille convoitée puis la range d'un geste rapide dans son sac à dos.

Maintenant, elle va faire un tour dans la boutique, histoire de ne pas éveiller les soupçons. Elle doit se comporter comme une cliente normale qui regarde et qui s'en va. Elle respire un grand coup et se promène dans les rayons, tout en refermant discrètement la fermeture éclair de son sac. Gagné ! Elle regarde le maquillage, les produits de beauté. Elle aimerait bien essayer toutes ces crèmes ! Elle est bien assez grande, maintenant. Mais son père le lui interdit. Ton argent de poche, c'est pour les sorties avec les copines, répète-t-il sans arrêt. Le maquillage, c'est pour les dames. Toi, tu es trop jeune. Il trouve bien la force de m'empêcher de me maquiller, se dit-elle, alors pourquoi n'arrive-t-il pas à arrêter de ressasser son chagrin. Elle prend un flacon test de crème hydratante et l'ouvre. L'odeur du produit lui chatouille les narines. Qu'est-ce que ça sent bon ! Elle plonge un doigt et étale un

peu de crème sur son visage. La douceur du produit lui caresse la peau. C'est divin !

Bon ! Il est temps d'y aller maintenant. Elle referme le pot de crème et le repose sur le rayon. Elle va sortir l'air de rien et ça passera tout seul. Elle se dirige vers la porte. En passant, elle fait un grand sourire à la vendeuse et esquisse un pas vers le portique de sécurité.

— Votre sac, Mademoiselle ! tonne une voix masculine.

Elle se tourne, affolée. C'est l'agent de sécurité. Elle ne l'avait pas remarqué celui-là.

— Je t'ai vue ! dit-il en pointant une caméra du doigt.

Et merde ! Elle n'a pas pensé aux caméras. Pourtant, elle doit absolument garder ce parfum.

— Vous avez vu quoi ? Je n'ai rien fait, moi.

Il saisit le sac. Mais la jeune fille ne lâche pas prise.

— Allez ! Donne-moi cette bouteille et on n'en parle plus.

Mais la jeune fille se débat. Il n'est pas question de la rendre.

— Mais non ! Fichez-moi la paix ! Je n'ai rien fait, je vous dis.

— menteuse !

Cette fois, le vigile décide d'employer la fermeté. Il saisit la jeune fille. Mais celle-ci se débat. Elle crie.

— Mais lâchez-moi, espèce de fou !

Il essaie de la retenir. Alertés par le mouvement inhabituel, les passants et les clients du magasin regardent, rient et commentent. La jeune fille se débat envoie des coups dans tous les sens et soudain, son pied part dans les parties sensibles de l'homme. Il hurle, se plie en deux. Les badauds éclatent de rire. Leïla en profite. Elle court dans la rue en direction de la poste. C'est la rue la plus fréquentée de Joué-lès-Tours. Tout le monde la regarde mais elle s'en fiche. Elle traverse la route sans même penser à regarder. Heureusement, aucune voiture ne passe. Elle monte les marches qui mènent au parvis et croit être sauvée mais un autre agent la poursuit. Tout ça pour une bouteille de parfum entamée, se dit-elle. Il la rattrape et la ramène de force vers le magasin. Leïla hurle, mais cette fois, l'homme sait à qui il a affaire. Il la tient fermement. L'autre vigile se remet et rejoint son collègue.

— J'appelle la police dit-il.

Leïla est conduite dans le bureau de sécurité et assise de force sur une chaise. Les deux hommes la fouillent et récupèrent la bouteille. Elle observe autour d'elle. Affligée, elle fixe les quatre grands écrans. Tous les recoins du magasin sont surveillés. Si elle avait su !

— C'est juste un parfum ! crie-t-elle. C'était le parfum de ma maman.

— Ce n'est pas notre problème ! répond le premier agent. Je vais porter plainte pour coups et blessures ! Et tes parents devront payer.

— Ma maman est morte ! crie Leïla. Et mon père n'en a rien à foutre de moi.

— Ce n'est pas mon problème !

Au fond, malgré lui, il ressent de la tristesse pour cette gamine. Sa détresse est évidente. Mais le règlement, c'est le règlement. Il est obligé d'appeler la police.

III

Lionel est enfin chez lui. Quinze minutes se sont écoulées depuis son altercation avec le médecin. Il est assis devant la table de la cuisine, le blouson dans son dos, sur le dossier de la chaise. Deux mégots traînent dans le cendrier et l'odeur de tabac embaume la pièce. Un petit désordre ambiant règne dans tout l'appartement. Pour Leïla, il s'astreint à un semblant d'ordre mais c'est vraiment un minimum. Il allume une autre cigarette et la fume en sirotant un verre de whisky. Puis, il se lève brusquement et ouvre la fenêtre. La jeune fille doit évoluer dans un univers sain. Malgré la hauteur, les bruits de la rue lui parviennent : coups de klaxons suivis d'éclats de voix, chuintements de conversations, rires et cris d'enfants.

Il regarde distraitement à l'extérieur. Le paysage est composé essentiellement d'immeubles de logements sociaux ; un quartier populaire où de nombreuses nationalités et cultures cohabitent. Le quartier est plein de vie mais Lionel ne s'y plaît pas. Il ne se plaît nulle part, d'ailleurs. Sa vie est triste, sans intérêt. S'il n'y avait pas Leïla, il... Mais au fait, où est-elle passée ? Il jette un coup d'œil à sa montre : 18h45. Elle devrait être là depuis longtemps. Encore à traîner avec des copines au lieu d'étudier ! Et son avenir dans tout ça ? Et puis, elle pourrait prévenir, quand même ! Il écrase sa cigarette et prend son verre. Il le porte à ses lèvres mais se rend compte qu'il est vide. Il s'en sert un autre et boit d'un trait.

Lionel vit seul avec sa fille mais le quotidien est difficile. L'adolescente est en crise et il ne la comprend plus. Qu'est devenue la petite fille espiègle, joyeuse et ivre de vie ? Elle grimait sur son dos comme sur un cheval.

— À dada, Papa !

Il sourit. Père et fille riaient aux éclats sous les yeux émus d'Élisabeth. Il prend encore une cigarette, l'allume et aspire une longue bouffée. La tristesse assombrit à nouveau son visage. Pauvre Élisabeth ! Saleté de maladie ! Le seigneur l'a rappelée auprès de lui, a dit le prêtre pour les reconforter. Tu parles ! Des conneries, oui ! Elle s'est battue comme une lionne mais la maladie l'a emportée, les laissant seuls au monde.

Au début, l'adolescente s'est montrée forte mais petit à petit, elle a changé. Depuis, il ne la reconnaît plus. Il veut le meilleur pour elle mais elle semble se foutre totalement de son avenir. Ses résultats scolaires sont catastrophiques et ses bêtises... Mais pourquoi fait-elle ça ? Elle ne voit pas qu'elle détruit sa vie ? Comment lui faire comprendre ?

Il ferme la fenêtre, prend son téléphone portable et l'appelle. La sonnerie retentit mais la jeune fille ne répond pas. Il souffle et raccroche. Tant pis pour elle ! Si elle a faim, elle se débrouillera. Il ouvre une boîte de raviolis et la verse dans un plat, direction le four à micro-ondes. Puis, il pose machinalement une assiette et un jeu de couverts sur la table en attendant la fin de la cuisson.

Le téléphone fixe sonne. C'est peut-être Leïla. Il va dans le salon, regarde le cadran :